

Souffle court, courant d'air, air de rien

Marie Baudet- La libre Belgique

« courant d'air » réunit, autour de l'auteur-concepteur-chanteur-acteur (et coureur à pied à ces heures) une bande de complices, comédiens et musiciens : Véronique Dumont, Sébastien Chollet, Jean Fürst, Michel Massot, Michel Debrulle, Jean-Yves Evrard. Ajoutons aussitôt deux noms : Olivier Waterkeyn et Gaëtan van den Berg. Indissociables du tout, la scénographie du premier (parois et portes, un côté jardin-percussions, un côté salon-cordes, en guise de baie vitrée une frise de sommiers sur le mur du fond ...), les lumière et son du second structurent l'espace-temps de cette non-histoire. Car « courant d'air » n'en raconte pas, d'histoire, ou alors l'air de rien, des toutes petites, par bribes, et plusieurs, autant que de spectateurs, de regards et de cœurs pour les lire. Mosaïque ludique, juxtaposition de moments, de tableaux – du genre découverts dans un grenier plutôt que bien rangé dans un musée -, le spectacle bouscule allègrement la linéarité. Et invente un langage : mots simples mis en jeu, borborygmes ou yaourt, musique qui paraît éclore en génération spontanée, langage du corps aussi, du mouvement utile, quasiment rationnel, à l'exaltation joyeuse, franchement farfelue.

Voilà : il y a de la joie dans ce courant d'air né dans l'esprit de son créateur, explique-t-il, tandis qu'il courait, intrigué tout à coup par le rythme du souffle, les mélodies qu'était en train d'improviser son corps mobile, le ballet des pensées surgies de la répétition du geste.

Mécanique débridée

Juxtaposés eux aussi, tantôt individus, tantôt formant un tout, sept « personnages » évoluent dans le petit monde mi-saugrenu mi-familier imaginé par Olivier Thomas – mais qu'on devine nourris par tous, tant les personnalités semble ici se débrider. Un petit monde régi par sa propre logique, le plus souvent absurde, où des chœurs se forment et se disloquent, où un tuba entraîne dans son sillage une ribambelle de jouets, où les pleurs du bébé dans son landau s'apaisent au son de la grosse caisse, où un robinet farceur descend des cintres pour mieux y remonter, où la fanfare l'emporte sur la discorde, où la parole s'envole....

C'est une comédie qui se joue là, et fidèle à ce genre elle assume pleinement la stricte mécanique nécessaire à son aboutissement. Mais une comédie tumultueuse et surtout pas sentimentale : créatrice d'images, généreuse de surprises, irréductible, follement drôle, terriblement vivante.

Olivier Thomas, sampler et sans reproche

Laurent Ancion- Le soir

(...) On savait qu'Olivier Thomas avait un imaginaire étonnant, en équilibre constant sur la fine crête qui sépare le clownesque du tragique. Un goût tragico-comique, avec quelque chose d'enfantin et de lunaire en plus (...)

Avec « courant d'air », ce goût de l'étrangeté loquace reste de mise. Pas un mot où presque n'est intelligible et pourtant tout se comprend. L'univers du spectacle, dans ses sonorités et images, emprunte à la réalité pour redistribuer les cartes. C'est l'art de l'échantillonnage à grande échelle, réalisé avec une simplicité désarmante, comme si la première chose que l'équipe avait mise de côté était toute forme de complexe.

On pense un peu à Tati pour le plaisir du son, et aux Deschiens pour les images. En scène, les deux se mêlent intimement. Un batteur habite à gauche, dans un jardin de fausse herbe verte. A droite, un salon est le fief d'un guitariste et de sa machinerie à bidouiller les sons. Au milieu, devant une façade de bois, vont évoluer 4 comédiens flanqué d'un souffleur de tuba. La petite troupe défile en jouant des ritournelles enfantines et en inventant des petites danses qui rendent au corps sa fonction rythmique.

Dans la salle, on rit, on se surprend à battre la mesure, l'air de rien. Né dans la course, ce « courant d'air » en a parfois la volatilité. Mais il en garde surtout la fraîcheur. Ecoutez vos poumons !